

de départ et bourra avec soin ses poches de billets de banque.

Ce Richard, citadin dans toute la force du mot, n'avait jamais quitté la ville où il était né. De la campagne, il ne connaissait rien, absolument rien.

— Belle campagne, se disait-il pendant le trajet, c'est beau la campagne !

Le train entrant en gare ; Richard, toujours avec son idée fixe, en descendant promptement et se rendit chez M. Bourgeonnault, le seul banquier de l'endroit, et, sans autres préliminaires, il lui dit :

— Monsieur Cyprien vient d'être assassiné, je lui devais cent dollars, les voici. Utilisez-les pour lui faire des funérailles splendides.

Puis, aussi brusquement qu'il était entré, il sortit, laissant là M. Bourgeonnault tout interloqué d'apprendre la mort de son aspirant gendre.

Richard courut au bosquet, et il dut s'appuyer près du premier arbre ; il était ivre, mais l'émotion l'emportait sur l'ivresse. La vue des cadavres lui avait toujours fait horreur, mais cette fois la perspective de voir dans ce bois le cadavre de son ami baignant dans le sang, l'effrayait énormément. Il ne fallait pourtant pas songer à reculer ; l'ami Cyprien était mort, pouvait-on refuser de lui rendre ce service. Se voilant à demi les yeux, marchant sur ses genoux, Richard trouve enfin le revolver, non sans avoir entrevu un corps velu, puis il sorti en grand hâte du bosquet. Il venait de prendre une décision et il se rendit de nouveau chez M. Bourgeonnault. Le banquier allait l'interroger, mais il ne lui en donna pas le temps.

— Mon ami Cyprien a été doublement assassiné ; des gens bien intentionnées diront que c'est un suicide, mais ce n'est pas le cas. Il y a meurtre, véritable meurtre, je ne vous dis que cela. Je viens de voir le cadavre de mon ami, fièrement drapé dans son manteau de fourrure et le revolver n'est pas là. Voici deux cents piastres pour les funérailles de l'ami Cyprien ; je lui devais cet argent, il est temps de le lui remettre.

— Cet homme est ivre, pensait M. Bourgeonnault, il radote sans doute. Tout de même M. Cyprien a bien de l'argent à son crédit ici. Je ne le croyais pas si riche et je commence à regretter...

Pendant que le notaire banquier monologuait intérieurement, Richard se rendait à l'hôtel du village et, en attendant le dîner, cherchait à faire diversion aux idées sombres qui l'obsédaient, en faisant honneur au petit cognac du cabaretier, lorsqu'une plainte prolongée l'attira vers la fenêtre.

Un cultivateur venait d'enfermer dans la cour un superbe veau qu'il conduisait au marché, et en apercevant l'animal, Richard, au comble de l'émotion, s'écria :

— Cyprien ! Cyprien sous une autre forme. Ah, mon ami, tu ne trouves peut-être pas suffisante la somme que j'ai déposée pour tes funérailles, mais attends un peu, l'ami Richard est toujours là...

Et vite Richard se rendit pour la troisième fois chez le banquier.

— Mon ami Cyprien a été assassiné, triplement assassiné...

— Que me chantez-vous donc là, dit enfin le banquier impatienté ?

— Je vous répète monsieur, qu'il n'y a pas eu suicide, mais meurtre, et voilà mille dollars pour les funérailles. Funérailles splendides, compris...

Pour la troisième fois, il laissa le banquier tout déconcerté. Certes, M. Bourgeonnault ne croyait pas à un meurtre dans un village si paisible, mais n'y avait-il pas eu suicide ? Cyprien, voyant ses projets déçus, son mariage

manqué, n'avait-il pas mis fin à ses jours ? Vraiment c'était regrettable, puisqu'il avait tant d'argent.

Pour s'assurer du fait, M. Bourgeonnault sortit, mais il faillit tomber à la renverse en se trouvant, sur la rue, face à face avec... Cyprien.

— Comment ! c'est vous, mais vous n'êtes donc pas mort ?

— Moi, pas le moins du monde. Je ne me suis jamais si bien porté ; mais qui vous fait croire ?...

— Alors, dit M. Bourgeonnault en se jetant dans ses bras, vous êtes mon gendre...

— Comment ! dit Cyprien qui ne comprenait plus rien. Ou je suis mort ou je suis votre gendre ! Il me semble que je ne suis ni l'un ni l'autre, et, entre ces deux hypothèses, n'y a-t-il pas un autre milieu ?

— Non, non, vous êtes mon gendre, c'est-à-dire que vous allez l'être, car vous êtes plein de vie, vos os craquent sous mes doigts.

Cyprien voulait se dégager, mais il dut suivre de force le banquier ; en vie, il l'était, mais M. Bourgeonnault avait la poigne dure, tout de même.

* *

Quelques jours après, l'ami Richard recevait la lettre suivante :

Madame Cyprien C.... (née Lucienne Bourgeonnault), et M. Cyprien C...., ont l'honneur d'inviter M. Richard à dîner. On tuera le veau gras.

Et Richard, qui a dévoilé le mystère, de se dire d'un ton bourru :

— Le veau gras ! le veau gras ! On la connaît, celle-là, et on ne m'y prendra plus !

Mathias Filion

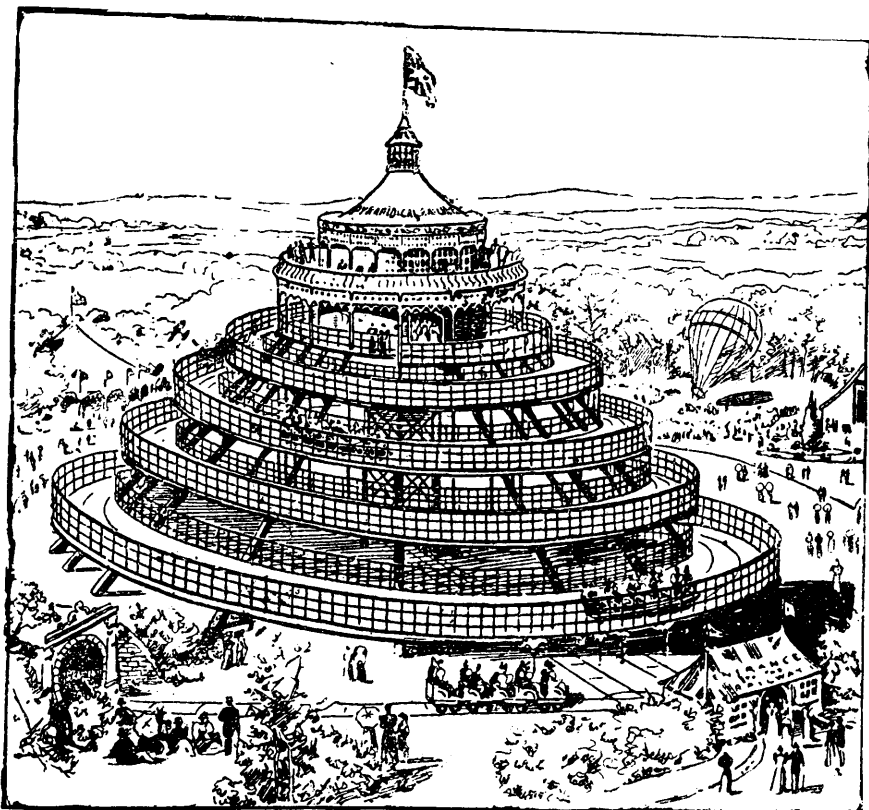
CHEMIN DE FER DE FORME PYRAMIDALE

Le *Scientific American*, dans son numéro du 14 septembre, contient la description illustrée d'un chemin de fer d'agrément, établi sur un bâti de forme pyramidale et qui constitue un nouveau genre d'amusement populaire,

imaginé pour le public anglais. C'est une invention récemment brevetée, qui a quelques points de ressemblance avec certaines attractions connues, comme les montagnes russes, établies sur certains plages et autres lieux de réjouissances. L'installation comprend un édifice circulaire de forme conique, construit soit en fer, soit en bois, suivant le cas, c'est-à-dire suivant l'importance de la construction. Du sommet à la base de la pyramide se déroule un chemin circulaire à pente douce, sur lequel le public avide d'émotions peut se faire transporter en bas avec une très grande vitesse. Le voyage s'effectue de la façon suivante : L'excursionniste prend place dans un véhicule, reposant sur la terre ferme, au-dessous de la pyramide. Ce véhicule est ensuite élevé, à l'aide d'un cric, au point culminant de l'édifice et déposé sur les rails. Mis en mouvement par une disposition spéciale, le véhicule démarre et la descente s'opère sans interruption. Naturellement, à mesure que le véhicule avance, la vitesse augmente sans cesse et cette dernière est, cela se conçoit facilement, très appréciable lorsque le wagon arrive au bas de la pyramide. L'augmentation constante de la vitesse produit sur les passagers une sensation violente et cette sorte d'émotion constitue le principal attrait de l'excursion. Lorsque le véhicule a atteint le bas de l'édifice, il s'engage sur une voie à direction ascensionnelle, passe sous un tunnel—ce dernier point a été imaginé pour atténuer les effets du vertige qui se produisent chez certaines personnes faibles de nerfs—et aboutit enfin au même point d'où le départ a eu lieu et en s'arrêtant naturellement.

On a imaginé d'utiliser l'édifice comme lieu de réjouissance pour le public également qui, pour une raison ou pour une autre, n'effectue pas le trajet en wagoas. Au sommet du cône est installé un pavillon couvert, entouré de balcons. Sur ces derniers se trouvent des cafés, des bars et un emplacement pour l'orchestre ; l'espace intérieur du pavillon peut être utilisé comme salle de concert ou de théâtre.

Finalement, la force nécessaire au fonctionnement des crics peut être utilisée également pour l'établissement de l'éclairage électrique, de sorte que la pyramide tout entière peut être illuminée la nuit par une quantité de petites lampes à incandescence.



LE CHEMIN DE FER AMUSANT DE FORME PYRAMIDALE